I
La route de l'encens
L'écharpe de Cléopâtre

Que le latin était une langue ennuyeuse ! Carrée, privée des raffinements du grec. Une langue de militaires.

Zénobie jeta un regard exaspéré sur celui qui la lui enseignait, debout derrière la table. Guindé dans une de ces toges en tissu pâle qu'elle voyait à beaucoup de visiteurs de son père. Elle n'aimait guère le vêtement qui lui rappelait la présence des garnisons romaines dans Palmyre, et que la ville était une colonie de l'Empire. Le plus grand empire du monde, dont, la veille encore, l'homme à la toge lui détaillait orgueilleusement les frontières. Sans un mot sur ce dont on s'entretenait si souvent chez son père : les menaces des incursions des Goths et autres Barbares.

– Thrasea Paetus, reprit la voix de Caïus en face d'elle.

Zénobie s'efforça de calmer les mouvements de ses pieds nus sous la table. En cet instant, elle goûtait à peine le plaisir qu'elle trouvait d'ordinaire à les rafraîchir sur le sol, à reconstituer dans sa tête le dessin de la mosaïque. Ici, le rocher d'Andromède. Là, l'épée de Persée surgi du ciel pour la délivrer. Une des scènes mythologiques qu'elle préférait.

Si elle manifestait son impatience à se rendre au caravansérail, son précepteur risquait de réitérer ses mises en garde du début de la leçon :

– Une jeune fille de treize ans, seule dans un lieu pareil, rempli de voyageurs, de femmes de mauvaise vie qui guettent leur venue. Vous n'y songez pas.

– Mon père m'a autorisée. En plus, je ne serai pas seule mais accompagnée de Marfa, mon amie. Et de son frère, bien évidemment.

Se justifier ainsi devant un précepteur, voilà qui était indigne d'elle. Pour un peu, Zénobie lui aurait confié le contenu de la lettre arrivée par un messager de son père : celui-ci lui rapportait une magnifique nouvelle. Heureusement, Caïus semblait sourd à toutes paroles. Imperturbable, il poursuivait son cours dans une lenteur désespérante. Ses histoires

d'héroïsme à la romaine étaient si monotones. Toujours des femmes mourant à l'ombre de leur mari, les accompagnant dans le suicide. Rome n'avait donc jamais eu de femmes capables de sacrifier leur vie pour leurs idées à elles, par amour de leur pays et de la liberté ? N'y avait-il donc que des étrangères à l'avoir osé, Cléopâtre ou l'Africaine Sophonibe ?

Décidément, Zénobie se sentait l'âme mille fois plus syrienne que romaine.

Syrienne, oui, elle l'était. Égyptienne aussi, descendante des Ptolémées et de Cléopâtre. Héritière de l'audace de la grande reine, elle braverait les reproches de Caïus, retrouverait son père au caravansérail avant qu'il n'aille rendre compte de son voyage à Odeinath. Depuis des mois, l'habituelle police du désert ne suffisait plus. Les caravaniers se voyaient sans cesse harcelés par les Perses sassanides. Sur ce point, Zénobie interrogerait Aurelius, en lui donnant tendrement son surnom de Zabdilas, et Zabdilas lui répondrait sans la renvoyer à ses jeux d'enfant ni aux appartements des femmes. Jamais il n'hésitait à lui confier le sujet des discussions chez Odeinath. Elle savait garder les secrets, et était l'enfant unique, chérie d'Aurelius. C'était lui d'ailleurs qui avait décidé de son prénom. *Zénobie, vie de Zeus.* Pourquoi un tel

choix alors qu'elle avait coûté la vie à sa mère ? s'interrogeait-elle souvent.

– Non, elle n'est pas morte en te mettant au monde mais quelques mois après, rectifiait sa nourrice, Tabitha.

– À quel âge ?

Longtemps, sa nourrice avait tourné autour de la question avant d'y répondre :

– Elle était trop jeune pour porter un enfant. Treize ans tout juste.

« Mon âge bientôt. » Zénobie en tremblait. La femme au doux visage avait alors proposé une autre explication de son prénom :

– Le jour même de ta naissance, une nouvelle source a surgi à Palmyre.

Une histoire inventée par Tabitha pour dissiper sa tristesse ? Zénobie ne savait pas mais s'était sentie soulagée. Cette version des choses était tellement belle. Surtout quand on était née au cœur du désert, qu'on avait appris à marcher sur ses sables, à l'ombre d'une palmeraie.

La pensée de Zénobie s'égarait toujours quand elle remontait aux années de sa petite enfance. Mieux valait revenir à son père. À la nouvelle qu'il lui rapportait au milieu de parfums et de perles, de

fourrures et de tissus en tout genre. Zénobie en avait par avance l'âme en fête. Elle était décidée à obtenir des explications supplémentaires sur les croyances des commerçants étrangers ; leur présence dans les temples de la ville l'étonnait. « Tu sais, avait juste dit son père, loin de chez eux, ils prient nos dieux, et puis le dieu-soleil est commun à tous les hommes. Même s'ils l'adorent sous des noms différents. »

Depuis l'enfance, elle avait dans l'âme la passion de comprendre mieux ces religions différentes qui se côtoyaient à Palmyre. Allat, par exemple, était une divinité arabe, un peu grecque également, dotée des attributs d'Athéna. Plus encore, c'était la foi des chrétiens et des juifs qui intriguait Zénobie. Sa mère était juive, aux dires de certains. Elle l'était donc aussi.

Une de ses fiertés.

– Bath-Zabbai…

La rudesse de la voix à son oreille arracha Zénobie à ses rêveries. C'était bien la première fois que son précepteur romain l'appelait comme les Palmyréniens. *Bath-Zabbai*, *la femme à la longue chevelure.* Caïus ne reculait devant aucun moyen pour la rame-